

Julia Castillo

de

Sept Mouvements

traduit par Robert Marteau

Julia Castillo, née à Madrid en 1956, a publié les recueils de poèmes suivants :

- *Urgences d'un fleuve intérieur* (*Urgencias de un río interior*) (1975)
- *Poèmes de l'imagination baroque* (*Poemas de la imaginación barroca*) (1980)
- *Selva* (*Selva*) (1983)
- *Demande de Carthage* (*Demanda de Cartago*) (1987).

Les *Sept Mouvements* sont nés d'un voyage en Anatolie, en 1985, et du passage par le site troyen de Julia Castillo. Celle-ci déclare à Edison Simons : « J'eus alors la certitude que Troie n'était pas en ce lieu, mais qu'elle avait été dissoute par le poème homérique. Les *Sept Mouvements* se constituent de cette dissolution de Troie en vers, *bruit blanc*, son de la mer. »

1

Grabuge de Troie,
d'herbe se vêt
haute
doute et Samson.

Tes larmes, lierre,
lequel jusqu'au fil
menaça
de prêter couleur —
écume
de ces signes-là.

Si d'aventure
le soupçon
me le ravit,
et à qui donna
apaise
ma vêtue.

Plein ponant,
fauves
dans leur sphère
qui prêtent langues
donnant douceur.

De SIETE
MOVIMIENTOS
1

Aquí fue Troya,
viste hierba
mayor,
Sansón y duda.

Lloras, yedra,
que amenazó
en las hebras
prestar color —
espuma
de aquestas señas.

Si en mi ventura
la sospecha
le enajena,
y a quien dio
sosiega
mi vestidura.

Lleno arbol,
fieras
que en su esfera
prestan lenguas
dando blandura.

Seule est larron
de sa douleur
douleur,
mais à mes plaintes
ses plaintes,
parmi tant de menues
hautes couronnes.

Puissante,
la pointe
contre ses vagues :
tendre combien
grande gueule,
une perle,
le cœur.

Herbes et roses
paissent curieuses,
montrant vôtre
la plume,
en perles
chanter sa peine
comme toi, chanceuse.

Se désole en heures
pleines d'humeur,
furieuse,
ce n'est l'occasion
qu'elle puisse
ses mêmes perles,
telle l'ombre
et non l'amour,
doute et Samson.

Longues les ombres,
l'écume :
fusses,
rebelle amour,
nefs noires.

N'était,
ne l'étaient pas,
ma vêtüre,
tu me laisses

Sólo es ladrón
de su dolor
dolor,
mas ya mis quejas,
sus quejas,
entre menudas,
tan altas copas.

Poderosa,
la punta
dio a sus olas :
qué tierna
el ancha boca
de perlas,
el corazón.

Hierba y rosas
pacen curiosas,
mostrando vuestra
la pluma,
en perlas
cantar su pena
cual tú, dichosa.

Desola en horas
llenas de humor,
furiosa,
que no es sazón
pueda
sus mismas perlas,
cual sombra,
y no el amor,
Sansón y duda.

Qué largas sombras,
la espuma :
que fueras,
rebelle amor,
naves negras.

No era,
que no lo eran,
mi vestidura,
que me dejás

la mise
donnant douceur,
la pointe,
la plume ses veines
moi qui suis l'auteur.

2

Grabuge de Troie,
tes larmes,
d'herbe se vêt
si vainquaient
les monts altiers.

Lierre,
par votre fontaine
je crains ses voiles
avares
inondés
des champs verts
jusqu'au fil.

Tant de fois
pour ses névés
mes larmes, et amer :
de ces signes-là
le soupçon
— longue absence —
contre ses vagues.

Puissante
lui ravit
l'âme du cœur,
tandis que la trompe rauque,
qui est ma querelle,
le dispute au doux
argument.

J'ai à cœur
que présent
tu ne sois ravi,
je mourrai,
fauves
en larmes.

la prenda
dando blandura,
la punta,
la pluma, sus venas
siendo yo autor.

2

Aquí fue Troya,
lloras,
viste hierba
si venciesen
montes altos.

Yedra,
por vuestra fuente
temo sus velos
avaros,
anegados
del verde campo
en las hebras.

Tantas veces
sus nevados
lloré, y amargo :
de aquestas señas
la sospecha
— grande ausencia —
dio a sus olas.

Poderosa
le enajena
el alma al pecho,
mientras la ronca trompa,
que es mi querella,
compite al blando
argumento.

Mas no pecho
que presente
te enajenes,
moriré,
fieras
llorando.

Car en sa sphère,
siège
du pied la prairie,
prêtent langues
cheveux de neige.

Les champs,
un qui a déchanté
de l'été :
grande gueule,
si hautes couronnes,
s'il est aimé.

Telle toi, chanceuse,
au large
dans le ciel
prairie,
amère toujours,
apaise.

Des sphères
tu jouis,
Fabien,
tandis qu'à la prairie,
en vain
dépouillé,
se vêtirait
le feu
de prières.

Mais là mes plaintes,
les vertes,
car tel y paraît,
paissent curieuses,
et je meurs.

Car encore la galère,
avant l'heure
beaucoup se gèle,
ses plaintes

Que en su esfera,
asiento
el prado del pie,
prestan lenguas
canas de nieve.

El campo,
un desdichado
del verano ;
el ancha boca,
tan altas copas,
si amado.

Cual tú, dichosa,
al ancho
en el cielo
prado,
amarga siempre,
sosiega.

Las esferas
gozas,
Fabio,
mientras al prado,
en vano
despojado,
vistiese
el fuego
con rezos.

Mas ya mis quejas,
las verdes,
que tal parece,
pacen curiosas,
y muero.

Que aún el bajel.
antes del tiempo
mucho se hiele,
sus quejas

— enceintes
de perles —
ma peine
tu la vois pendre.

Herbe et roses,
d'absence
en perles,
comme de moi tu l'es,
cire
furieuse
puisse
chanter sa peine.

Les longs avirons,
mais détachés
les poissons,
laissât le cou
ses plaintes,
le vent
de tes pleurs étant
le sol
s'il n'est effet.

Tendre combien
désolé
le front
de qui
n'était
pour toi sacré.

En heures
ses mêmes perles,
vole ton front,
mon bien.
Quand, désert,
qui ne l'étaient
terres lointaines,
montrant vôtre
la mise :
nefs noires,
mon regret.

— rejas
de perlas —
mi pena
colgar la ves.

Hierba y rosas,
de ausencia
en perlas,
como de mí lo eres,
cera
furiosa,
pueda
cantar su pena.

Los largos remos,
mas desgajados
los peces,
dejara el cuello
sus quejas,
el viento
siendo a tu llanto
el suelo,
si no es efecto.

Qué tierna
desola
la frente
de quien
no era
a ti sagrado.

En horas
sus mismas perlas,
vuela tu frente,
mi bien.
Cuando, desierto,
que no lo eran
tierras lejanas,
mostrando vuestra
la prenda :
naves negras,
lo que siento.

Legerat :
car tu me laisses
puisque tant
oublié
en ton cœur
sont les passés.

O détromperie
qui au cœur
(puisque se voit
le chariot
à la nage
plus nuancé),
clairement
garde foi.

A l'Orient
vainqueur des crépus,
sera bien
les yeux moins
les reflets,
comme l'argent — non
après,
c'est très bien.

En dessous,
de la pensée,
qui le premier.

Fusses-tu
comme une ombre,
les ombres,
qui Homère aiment,
tu ne les vois.

Ses veines,
quelles ombres longues
qui s'accroissent.

Legerat ;
que me dejas
pues tanto
olvidado
en tu pecho
son los pasados.

O desengaño
que al pecho,
(pues se ve
el carro
a nado
más matizado),
claramente
guarda fe.

Al Oriente
venciendo crespos,
será bien
los ojos menos
los reflejos,
como el plata — no
después,
para — bien.

Debajo
el pensamiento,
el que primero.

Que fueras
cual sombra,
las sombras,
Homero quieren,
no ves.

Sus venas,
qué largas sombras
ya crecen.